

MAURICE ATTIA

Pointe Rouge

roman



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”
série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Cinq années se sont écoulées depuis la fin de la guerre d'Algérie, Irène et Paco ont reconstruit leur vie en métropole : elle à Aix-en-Provence et lui à Marseille, où il a retrouvé Khoupiguian l'Arménien.

Fin décembre 1967, les deux hommes enquêtent sur la mort d'un petit dealer dans une cité étudiante. Coupable potentiel : un serrurier, militant trotskiste qui habitait chez la Fourmi, une fille un peu paumée, adoratrice du haschich et de Rosa Luxemburg. L'intervention d'un vieil Arménien, Michel Agopian, militant CGT, permettra de boucler rapidement l'enquête. Paco peut aller fêter le Nouvel An tandis que Khoupiguian découvre le grand amour...

Mais, trois jours plus tard, le corps sans vie d'Agopian est retrouvé à son domicile, torturé et crucifié. Dans une chambre, épinglées au mur, des photos de la Fourmi...

Dans le droit fil d'*Alger la Noire*, Maurice Attia, utilisant le mode du récit à quatre voix, lie destins individuels et grande histoire. A la fin de 1967, la France est en surchauffe, la jeunesse gronde. A Marseille, sur fond de guerre entre mafias, l'assassinat d'un militant gauchiste et la disparition d'une liste de noms peuvent laisser penser que le Service d'action civique prépare un coup.

MAURICE ATTIA

Maurice Attia est psychanalyste, psychiatre, scénariste et cinéaste. Il est l'auteur de plusieurs romans, dont Alger la Noire (Babel noir n° 5), salué par la critique et récompensé entre autres par le prix Michel Lebrun et le prix Jean Amila-Mecker. Le troisième volet des aventures de Paco Martinez est en cours d'écriture.

DU MÊME AUTEUR

Fétide. Le noir dans la truffe, Autres temps, 2006.

Alger la Noire, Actes Sud, 2006.

Ça va bien, Autres temps, prix de la Nouvelle noire au Festival du polar "Noir dans le blanc", 2005.

Le Carnaval des gueux, HC, "Hors noir", 2001.

Rue Oberkampf, HC, "Hors noir", 2000.

Une rude journée, Contre Plan, 1999.

Drames de l'adolescence, familles en séance, récits cliniques, ESF, "La Vie de l'enfant", 1996.

Photographie de couverture :

D. R.

© ACTES SUD, 2007

ISBN 978-2-330-02608-0

MAURICE ATTIA

Pointe Rouge

roman

ACTES SUD

Remerciements à : Claude André, Anne-Sophie Attia, Henri Attia, Nelly Bernard, Gilles Del Pappas, Emmanuèle Gauthier, Maryvonne Guillen, Bernard Martinez, François Misen, Marcel Morin, Charline Pléau, André Protche, Christian Régis, Raymond Seckel, Sylvie Valignat, Alain Zillhardt.

*A Arlette, au-delà, à Gérard, Tigran et Jeanne, ici-bas,
A Francesco et son Cuba, à Serge et sa martingale,
A Maryvonne et son Albert,
A Mathilde et notre Hugo.*

COMA

Samedi 20 janvier 1968

Je vais peut-être bientôt mourir. Ou pire, jusqu'à ma fin, dormir.

Roulé comme un bleu, je me retrouve dans une chambre, blanche comme un suaire, d'un flou cotonneux, que je distingue vaguement entre deux phases de coma.

Depuis quinze jours à hésiter entre vie et mort, éveil et inconscience, y voir clair ou fermer les yeux sur mon avenir.

Par intermittence, j'aperçois Irène... Ou bien je l'hallucine pour m'encourager à demeurer parmi les vivants. Qui l'aurait avertie de mon état ? La veuve Choukroun ? Son fils ? Khoupiguian ? Un journal orléanais ? Qu'importe. Ça me rassure de l'imaginer à mes côtés dans ces instants qui sont, peut-être, les derniers, me convaincre de me battre contre la mort. Comment sait-on qu'on vit ses derniers instants ?

J'ai froid, mais pas faim, soif, mais pas sommeil. Même dans le coma, je n'ai pas sommeil. Je n'en veux pas de cette absence au monde et je rêve de

finir mon enquête. Une enquête de cauchemar. Mon cerveau semble plus réticent, comme s'il avait assez donné de son temps, de son énergie, comme s'il avait besoin d'une pause. Comme si le coma reposait ce corps que j'avais malmené ces dernières semaines, le nourrissant mal, le couchant peu, l'entretenant avec parcimonie. Vivre ou enquêter, il fallait choisir.

J'ai choisi et payé le prix fort, quatre balles dans la peau, une, à l'épaule, pour la forme, deux, à l'abdomen, pour m'arrêter, une, près du cœur, pour me tuer.

Je me souviens de la violence des impacts dans le ventre et des jambes qui lâchent, vidées de leurs os.

Je me souviens de Khoupiguian, en larmes, qui me dit : "Paco ! Si tu meurs, je te casse la gueule !" Et puis... Plus rien.

Mais je me souviens de tout, avant...

Première partie

PACO, ENTRE-DEUX

*Quand j' ai rouvert les yeux, tout
était sombre dans la chambre,
J' entendais quelque part comme
une sonnerie...*

CLAUDE NOUGARO,
A bout de souffle.

I

SAINT-JEAN-DU-DÉSERT

Jeudi 28 décembre 1967

“Une mort suspecte à la cité Saint-Jean-du-Désert ?... On arrive...” J’ai raccroché et demandé :

— C’est où ?

— Paco ! m’a interpellé d’un air moqueur Khoupiguian, il s’agit d’une cité universitaire à deux pas de chez toi.

— Tu sais bien que les émigrés ne connaissent jamais bien leur terre d’exil.

Pied-noir, j’étais arrivé dans cette ville à la fin du printemps 1962. Cinq ans plus tard, j’avais encore du mal avec le nom des rues, des quartiers, des gens. Je n’étais pas chez moi. Ni invité, ni touriste, ni rien. Un exilé sans espoir de retour. Même pas une grotte comme saint Jean pour me réfugier dans la solitude, seulement quelques salles obscures pour oublier mon présent. Un ami et collègue, Khoupiguian, une vieille maîtresse, encore jeune, Irène, une veuve et son fils en parrainage, ce qu’il restait de la famille de Choukroun,

mon compère, mort, assassiné par l'OAS en Algérie. Des centaines de milliers d'inconnus et quelques truands connus. Pour le reste, un vaste désert.

Cette ville, dès les premiers instants, m'était apparue hostile et inhospitalière. Le contexte de mon arrivée, le rapatriement d'un million d'âmes en métropole, avait imprégné durablement mes rétines.

Arriver isolément dans une terre inconnue permettait de se fondre dans le paysage ; débarquer en masse, au contraire, avait induit, chez les Marseillais, la crainte d'une invasion, chez les pieds-noirs, la menace d'une répulsion.

D'autant que tout, dans cette cité, avait un effet miroir désastreux : la même mer, sans la baie ; la même Notre-Dame, sans l'Afrique ; l'équivalent de notre Bassetta*, nommé le Panier, aussi populaire, mais plus malfamé ; une casbah, porte d'Aix, sans la beauté ; le même bleu du ciel, un autre vent, plus violent ; la même langue, un autre accent. La liste en défaveur de la cité phocéenne n'en finissait plus. Parfois je me demandais si je n'avais pas été plus heureux dans l'Alger en guerre que dans la Marseille en paix. Je n'aimais pas cette ville et elle me le rendait bien...

Entre boulevard Chave et rue Saint-Pierre, Saint-Jean-du-Désert était une cité universitaire pour couples et familles, gérée par la MNEF, une mutuelle

* Quartier populaire d'Alger.

étudiante. On venait d'y découvrir le cadavre d'un célibataire. Tombé du balcon.

Khoupi a conduit puisque lui connaissait la ville comme Lucrèce, son poète préféré. Nous étions curieux d'enquêter en milieu étudiant. Ça nous changerait des habituelles querelles d'ivrognes ou de prostituées, et des règlements de comptes de la pègre. Enfin un univers exotique, pensait-on.

Malgré la douceur de l'hiver, nous avons eu droit à un accueil glacé. En cette fin d'année 1967, les étudiants n'appréciaient pas trop la police. Pas plus que les Américains, nous disaient les murs de l'édifice, bombés de slogans anti-US.

Au milieu de la cour intérieure gisait le corps de la victime recouvert d'une mauvaise couverture, protégé du regard des curieux par deux policiers en uniforme. Aux balcons de la cité, des dizaines d'hommes et de femmes jeunes observaient notre arrivée tels les spectateurs, pouces baissés, d'un combat de gladiateurs dont ne subsistait que le cadavre du vaincu.

J'avais l'intuition, partagée par mon collègue, que la victime était connue et peu appréciée par le voisinage. "Enquête en milieu hostile", j'ai marmonné puis demandé à un des deux flics :

— Qui a mis la couverture ?

— Elle y était quand nous sommes arrivés. Personne n'a rien vu. Les étudiants c'est comme les Corses, motus et bouche cousue...

— Qui vous a appelés ?

— Coup de fil anonyme d'une cabine.

— Comment le savez-vous ?

— Le bruit de la circulation sur Sakakini, pendant l'appel...

— Homme ou femme ?

— Femme.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Qu'il y avait un cadavre dans la cour...

— Elle n'a pas parlé de suicide ?

— Non. Juste la voix qui tremblait un peu...

Nous avons levé la tête, cherchant, dans les regards de femmes, un signe qui l'identifierait. Les silhouettes se sont retirées hors de vue comme si la représentation était terminée.

Substitut, médecin légiste et gars du labo sont arrivés. Ces derniers se sont emparés de la couverture avec des gants et l'ont glissée dans un sac, dévoilant un corps désarticulé, le crâne éclaté : un type brun, d'une trentaine d'années, en blouson noir clouté, pantalon de toile et bottes. Une pâle copie de Dick Rivers victime de ses Chats sauvages. Mais pas l'allure d'un étudiant. Un intrus, tué dans un univers qui n'était pas le sien.

En fumeur invétéré, j'ai allumé une maïs, en onychophage confirmé, Khoupi a attaqué d'une dent vorace l'ongle de son index droit.

La victime avait dans les poches de son blouson un poing américain, des clés, un bout de haschich dans un emballage plastique, un portefeuille contenant mille balles en billets de cent et une carte d'identité, tachée par un liquide non identifié.

Il avait vingt-six ans et s'appelait Ernest Vespucci.

J'ai ironisé : "Il cherchait l'Amérique et il a trouvé la mort..." sans que personne comprît mon jeu de mots douteux.

Khoupi a noté l'adresse du défunt sur son carnet : campagne Larousse, bâtiment B2, le Canet, Marseille.

— Où est-ce ? j'ai demandé, une fois de plus.

— Banlieue nord... Un ensemble HLM. On commence par quoi ?

— Les étudiants. Personne n'entre ni ne sort.

Et on a fait la tournée des apparts. Convaincus, par avance, que la coopération n'allait pas être évidente. Pourtant les mystères sur le saut de l'ange se sont assez vite éclaircis grâce aux gars de la balistique, appelés à la rescousse ; ils ont trouvé sans peine, à partir de la chute du corps, les quelques appartements d'où le bonhomme avait pu être balancé.

Le troisième gauche du bâtiment central était le bon. Vide. Le type qui y habitait avait disparu. Une fuite qui signait l'aveu.

C'était un petit deux-pièces, bien entretenu, sans disques, sans ouvrages d'étude ou romanesques, sans rien qui pût évoquer le moindre labeur étudiantin. Quelques numéros de *L'Equipe*, une tenue de rugby sale dans le panier à linge. Et des fiches de paie de serrurier ! Que faisait un serrurier, joueur de rugby, dans une cité universitaire ?

— Robert Sénigalia... Il faudra vérifier s'il est fiché..., dit pour lui-même Khoupiguian.

— Surprise !

Je venais de découvrir, dans l'armoire de la chambre, une littérature inhabituelle pour un serrurier, une partie des écrits de Léon Trotski !

— Ecoute : *La Révolution permanente, Terrorisme et communisme, Bolchevisme contre stalinisme, La Révolution trahie, Où va la France ?, Comment vaincre le fascisme et Ma vie.*

— On voulait de l'exotisme, on est servi, a commenté Khoupi.

Et on a interrogé les résidents. Un à un, étage par étage, séparément pour aller plus vite. Pendant trois heures.

*

Dans l'appartement mitoyen vivait un couple de jeunes mariés. Un beau couple, bien comme il faut. M. et Mme Galtier. Lui, Philippe, vingt-deux ans, étudiant en troisième année de médecine à la Timone, la faculté de médecine toute proche, elle, Chantal, vingt-deux ans, étudiante en troisième année de pharmacie à la Timone, la faculté de pharmacie toute proche. Nano et Nanette. Comme le mobilier standard de bois clair, identique dans tous les logements de la cité, ils se ressemblaient en tout,

hormis les cheveux courts, bouclés et blonds de l'un, la toison longue, noire et raide de l'autre. Même taille, même regard mi-benêt, mi-terrifié par l'interrogatoire policier.

Chantal a rapidement lâché le morceau, d'une voix chevrotante, mangeant les mots qu'elle débitait en salves, comme si elle avouait un meurtre avec préméditation :

— Nous ne connaissons pas la victime. Quant à Sénagalia, il était notre voisin depuis peu de temps. Il sous-louait à un couple...

— Leur nom ?

— Lui s'appelait Ferraro, je crois, mais plus connu sous le surnom de Pips...

— S'appelait ?

— Il est mort pendant un voyage à l'étranger...

— Et sa femme ?

— Ils n'étaient pas mariés. Elle se prénomme Eva, mais certains l'appellent la Fourmi à cause de son physique... Menu.

— Etudiants en quoi ?

— Eva, en histoire...

— Et Pips, que faisait-il ?

— Petites combines...

— Mais encore ?

— Trafic de voitures d'occasion, dit-on...

— Où habite-t-elle ?

— Aucune idée. Nous nous connaissons de vue, sans plus.

— Personne n'est intervenu pour secourir la victime ?

- ...
- Non-assistance à personne en danger, ça peut aller loin...
- Jean-Louis est descendu pour constater le décès...
- Qui est ce Jean-Louis ?
- Jean-Louis Minier. Un médecin du travail.
- Mais vous ne le trouverez pas chez lui, il est parti au travail, juste après, a ajouté en souriant Philippe, manifestement content d'avoir énoncé un calembour aussi pauvre.
- Sa femme est là ?
- Non, elle est prof et ils ont deux enfants en bas âge. Ils sont tous absents...

Ils ne savaient rien de Sénagalia sinon qu'il était tranquille, partait tôt, rentrait tard, c'est-à-dire 19-20 heures. Tard pour des étudiants qui terminaient leurs cours à 17 heures et se réfugiaient dans leur deux-pièces pour étudier.

Ils ont décrit notre fugitif comme un travailleur sympathique et plutôt convivial. Il les avait même invités à prendre l'apéro, mais son seul sujet de conversation tournait autour de l'Olympic de Marseille, du rugby à treize et l'échange avait tourné court. Ils n'avaient pas rendu l'invitation probablement parce qu'eux-mêmes semblaient incapables de discourir sur autre chose que le destin des molécules et l'avenir du cancer...

Au cours de mes visites, j'ai compris que cette cité universitaire n'hébergeait que des couples avec ou sans enfants, dont l'un des conjoints devait être étudiant en médecine ou en pharmacie. En réalité, cette condition pouvait être détournée...

L'interrogatoire du couple suivant a été une horreur.

Pourtant ma première impression avait été plutôt bonne. Jean-Paul Chambon, alliant le regard brûlant d'un individu torturé et une moue ironique, évoquait la silhouette de Paul Newman. Il écoutait du free-jazz et tenait en main, un ouvrage de Guy Debord, *La Société du spectacle*, quand il a ouvert :

— Bonjour, monsieur l'éboueur, c'est pour les calendriers ? a-t-il demandé avec le rictus sarcastique de Luke la Main froide*.

— Non, c'est pour les bonnes œuvres de la police... Je peux entrer ?

— Faites comme chez vous. Pendant la perquisition, respectez l'ordre alphabétique de mes livres et disques, s'il vous plaît.

— Ne vous inquiétez pas, je viens juste m'informer...

— Vous perdez votre temps, je n'ai pas l'âme d'un informateur.

— Les gens qui meurent sous vos fenêtres ne vous intéressent pas ?

* *Luke la main froide*, film de Stuart Rosenberg avec Paul Newman (1967).

— Pas les ordures. “Quand une merde s’écrase, il faut tirer la chasse.” Lao-tseu.

— “*E pericoloso sporgersi.*” Dante.

Il a ricané :

— Si la police nationale recrute des individus capables d’humour, cela va nuire au respect de l’uniforme.

— Les accessoires ne sont pas nécessaires pour être respecté. Inspecteur Martinez...

— Que voulez-vous savoir ? Le nom du saxophoniste qui joue ? Pharoah Sanders.

— Vous vivez seul ici ?

— Non. Ma femme se repose dans la chambre.

— Elle est malade ?

Son visage s’est durci, son regard, perdu dans une douleur muette.

Une femme, très belle, aux cheveux auburn et courts, le visage félin, est apparue sur le seuil de la chambre, enceinte. Très enceinte. Mais pas heureuse de l’être.

J’ai cru que le couple traversait une période difficile, l’attente pénible et incertaine précédant le terme.

— Bonjour, madame. Inutile de vous déranger...

— Vous ne me dérangez pas. Que se passe-t-il ?

— Monsieur est policier et il interroge les résidents sur la mort de... de l’autre.

— Ha...

— C’est pour quand ? j’ai demandé pour détendre l’ambiance qui s’est tendue comme un arc aux traits assassins.

— Bientôt... Excusez-moi...

Elle s'est retirée dans la chambre.

— Un problème ?

— ... Plutôt.

— La fin de grossesse se passe mal ?

— L'enfant est mort...

— Mort ?... Et... Les médecins ne font... rien ?

— ... Ils attendent l'expulsion... naturelle.

— Naturelle !?

— Oui. Si près du terme, seule une césarienne serait possible. Et elle n'en veut pas...

— Qu'est-ce qui se passe alors ?

— Quand le cadavre du bébé sera momifié, l'expulsion commencera...

J'ai pensé : "Quelle horreur !", j'ai dit :

— Terrible ! Désolé...

Les femmes donnaient la vie donc la mort, disaient certains. Celle-là avait pris un raccourci terrifiant et s'était offerte en sépulture, en morgue provisoire...

Par choix. Pourquoi ? Il m'était impossible de l'interroger sur les raisons de sa décision, de même que sur le reste d'ailleurs...

Le saxophone a hurlé un cri déchirant, interminable, j'ai frissonné.

En diversion au chant funèbre, je me suis dirigé vers la bibliothèque chargée d'ouvrages d'auteurs inconnus au petit bataillon de ma culture. Je l'ai questionné sur ses études. Il était étudiant en psychologie et se destinait à la psychanalyse. Il s'est étonné qu'un flic eût lu l'*Introduction à la psychanalyse*. Il ignorait que, dans une autre vie, j'avais suivi des études de lettres...

— Je vais vous laisser. Votre femme est aussi étudiante... ?

— Non. Elle est médecin anesthésiste, mais pour l’instant en congé de... mortalité.

— Vous n’êtes pas obligé de rire de tout...

— L’humour est la politesse du désespoir.

— Quand puis-je repasser, sans déranger ?

— Quand vous voulez. A vrai dire, je m’en fous...

— Vous devriez parler de vos... “difficultés” à quelqu’un...

— C’est déjà fait, je consulte au BAPU*...

Je ne savais pas ce que signifiait ce sigle mais j’ai préféré fuir l’ambiance morbide pour me réfugier sur le palier et griller une maïs. Le tabac avait un goût moisi...

Ensuite, je me suis coltiné la visite de l’appartement suivant. Une Antillaise communiste, du nom d’Aimée Faure, m’a ouvert, l’air mauvaise. La beauté sculpturale d’une Peule et le ton d’un commissaire politique.

— Je veux voir votre carte.

— Voilà...

— Monsieur... Martinez, avez-vous le droit d’entrer ?

— Ça ne tient qu’à vous...

— Alors, non. Je n’aime pas la police et ses représentants.

* Bureau d’aide psychologique universitaire.

— J'avais remarqué... J'en déduis que vous avez quelque chose à cacher...

— Raisonnement petit-bourgeois de fonctionnaire paranoïaque...

— Si vous le dites. Et vous n'avez rien vu, rien entendu ? j'ai demandé en distinguant sur le mur du fond un poster du Che.

— Quelle importance puisque je ne vous dirai rien ? Je me refuse à être complice de l'ordre bourgeois...

— Deux fois bourgeois en deux phrases ! C'est la mort du Che* qui vous a mise dans cet état ? Vous savez, je n'y suis pour rien. Je le trouvais plutôt romantique, ce héros révolutionnaire. Et beau gars en plus...

— Vous en parlez comme d'un acteur hollywoodien...

— Hélas, j'aime beaucoup le cinéma, et, comble de l'hérésie, j'ai une tendresse particulière pour les comédies musicales et les westerns, ça me perdra... Bon, vous coopérez ou on continue à jouer au chat capitaliste qui veut la peau de la souris communiste...

— Un chat ! Un tigre en papier, oui.

— Maoïste ?

— Pourquoi ? Vous êtes des RG ?

— C'est vous la parano. Où est votre compagnon ?

* Ernesto Guevara a été tué le 9 octobre 1967 en Bolivie.